



**Première du 327e Plans-Fixes,
jeudi 15 mars, à 18h.30, Cinémathèque suisse, Salle Paderewski.
Entrée libre.**

Heidi Diggelmann

Le virus de la science

Interlocutrice : Elisabeth Gordon, tourné à Lausanne le 16 novembre 2017, 48 minutes.

Images : Gilles Vuissoz, Frédéric Capt.

En présence de Heidi Diggelmann et Elisabeth Gordon.

Considérée en 2010 par le magazine Bilan comme l'une des 300 personnalités parmi les plus influentes de notre pays, Heidi Diggelmann fait partie des femmes qui ont fait avancer la Suisse et la science. En les bousculant.

Médecin, professeur honoraire de l'Université de Lausanne, spécialiste de la recherche virale et ancienne présidente du Conseil national de la recherche, rien ne la prédestinait à une telle carrière. Née au sein d'une famille très modeste – une maman couturière, un père qui, en raison de la crise, n'avait pas pu faire d'apprentissage – elle contracte le virus de la recherche avec un microscope qui trônait sur la table familiale ! Comme beaucoup d'enfants, fascinée, la voici qui examine feuilles et petites bêtes. Attirée, dit-elle, par le mystère. Et sa résolution.

Adolescente, accompagnant son père à l'usine Wander où il travaille, elle assiste à la fabrication de l'Ovomaltine. Dans ce processus, souligne-t-elle, l'important, c'est « la qualité du lait », la présence de bactéries, leur diversité, autant de micro-organismes qu'il convient d'analyser dans des laboratoires dont elle pousse la porte. Une occasion de faire de la microbiologie sans le savoir. Comme Monsieur Jourdain faisait de la prose.

Dans un premier temps, la biologie ne bénéficiant pas, à l'époque, d'« une très grande réputation », Heidi Diggelmann entreprend des études de médecine. Reçue en 1961, spécialisée dans la médecine interne, elle est dans l'attente d'un poste en pédiatrie quand elle rencontre, par hasard, « en ville », un jeune chercheur. Celui-ci, de retour des Etats-Unis où il avait conduit des

investigations sur le séquençage de l'ADN, lui propose de le rejoindre dans son laboratoire. L'offre comble sa curiosité : si, comme médecin, elle avait « adoré » le contact avec les malades, elle n'était en revanche pas « très satisfaite de donner juste des pilules » à des patients. Sans connaître l'origine de leurs maladies.

La voici donc qui abandonne la médecine clinique pour la recherche pure. Elle y consacrera près de 50 années de sa vie. D'abord à Berne puis à Lausanne où elle rejoint l'Institut suisse de recherche expérimentale sur le cancer (ISREC) : « C'est là que j'ai rencontré pour la première fois un tout petit virus qui cause des papillomes chez différents animaux, un virus très intéressant car, s'il présente peu d'informations génétiques, il se montre capable d'induire des cancers. » De Lausanne à Chicago en passant par Zurich, Heidi Diggelmann poursuit ses travaux sur d'autres virus, une période qu'elle vit avec enthousiasme en participant pleinement à la révolution de la biologie moléculaire.

Après quelques passées à l'ISREC, elle prend la direction de l'Institut de microbiologie de l'Université de Lausanne. A sa disposition, un vieux bâtiment près du CHUV qu'il a fallu... rénover durant 5 ans, afin de l'adapter, normes de sécurité obligent, « à la recherche portant sur des pathogènes dangereux ». Mais l'action de cette chercheuse ne s'est pas limitée aux laboratoires. Très impliquée dans la politique de la science, à la tête du Conseil suisse de la recherche, elle s'est préoccupée de la relève des jeunes chercheurs et s'est battue contre les « excès de discrimination » dont sont victimes, dans le milieu scientifique comme dans d'autres, les femmes. Et de citer le programme d'aide (sous forme de bourses) qui porte le nom de la première Suissesse à s'être inscrite en médecine à l'Université de Zurich, en 1868, Marie Heim-Vöglin. En des temps où l'on estimait que les femmes étaient « trop faibles pour suivre des études. »

Mémoire vivante de 50 ans de recherche en Suisse, Heidi Diggelmann ne manque pas l'occasion de s'adresser aux femmes dans ce Plans-Fixes conduit par Elisabeth Gordon. Elle les interpelle en ces termes : « Il faut profiter des chances qui se présentent, ne pas se poser la question de savoir si je suis assez bonne ou pas. Les hommes ne se posent jamais ce genre de questions, ils y vont ! C'est pourquoi j'encourage les femmes à croire en elles. »

Et de conclure, souvenir d'enfance : « Vas-y, fais-toi confiance, me disaient mes parents ! »